



Été 89

Caroline Wlomainck



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Été 89

Caroline Wlomainck



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Ça nous est tous arrivé un jour de marcher dans une merde de chien. Une de celles qui colle à la semelle en s'incrétant dans les moindres sillons et qui donne la nausée tellement elle pue. Elle nous ferait dézinguer la gueule du connard qui était au bout de la laisse quand il a fait chier son clebs. On aurait dû la voir. Elle était juste là, sous nos yeux. On aurait dû l'éviter. Et pourtant...

Moi, j'ai mis les deux pieds dedans il y a plus de trente ans. Et depuis, pas un seul jour, pas un seul instant, ne s'est écoulé sans que j'y pense. Je donnerais n'importe quoi pour oublier, pour effacer, pour revenir en arrière. Pour rembobiner le film tout simplement et changer le cours des choses. Changer de trottoir pour éviter le drame. J'ai refait l'histoire des milliers de fois dans ma tête. C'était mon meilleur ami. C'était en 1989.

Y a un truc qui déconne chez Papa depuis un moment. On n'a pas terminé notre partie de foot qu'il déclare déjà forfait en prétextant que je suis plus fort que lui. Mais ce n'est pas vrai, je n'ai que onze ans. C'est lui qui est vite essoufflé. C'est peut-être parce qu'il vieillit ou alors, c'est à cause de son travail, je sais pas trop. Ça fait trente ans qu'il bosse à l'usine et il a pas un boulot facile. Je le sais parce qu'il m'y a emmené une fois, un jour que j'avais pas école. Je l'ai regardé toute la journée faire les mêmes gestes comme un robot : soulever des sacs très lourds, les porter en haut d'un escalier, les vider dans un nuage de poussière blanche indescriptible, redescendre et puis recommencer.

Papa a beaucoup maigri, ça se voit sur son visage. Sa fatigue se marque dans le creux de ses joues. On dirait que ses yeux s'enfoncent dans ses orbites un peu plus chaque jour. Maman lui a répété que ce n'était pas normal. Elle a insisté pour qu'il consulte et bien qu'il craigne les médecins autant qu'il les fuie, il a fini par prendre un rendez-vous. Il a dû faire des tas d'examens : des radios, des prises de sang, des échographies, des biopsies. Ça a duré des semaines. De consultation en consultation, de spécialiste en spécialiste. Je l'ai entendu parler de toux, d'essoufflement, de fatigue intense, de bronchite chronique, de diminution de la capacité pulmonaire, de douleurs thoraciques aiguës, de plaques pleurales, de fibrose interstitielle, d'amiante, de mésothéliome, d'insuffisance cardiaque grave, de dyspnée importante, d'espérance de vie... Mais tout ça, c'était du charabia pour moi. C'est quand je l'ai vu pleurer dans les bras de Maman que j'ai compris que c'était grave. Papa m'a expliqué : « C'est un cancer. Je n'en guérirai pas. L'avantage, c'est que je ne devrai plus jamais retourner travailler. Je vais pouvoir rester à la maison et profiter de ma famille, de mon adorable épouse et de mon merveilleux petit garçon. Pour l'instant, je dois prendre des traitements qui vont me soulager. Après, j'aurai une bonbonne d'oxygène qui va m'aider à respirer. Un peu comme le commandant Cousteau quand il fait de la plongée sous-marine. »

On part en vacances cette année malgré la maladie de Papa. Il a dit que c'était pas ce foutu cancer qui allait l'empêcher de vivre. Alors cap sur le Lubéron pour tout le mois de juillet, comme d'habitude. Là-bas, au camping,

il y a une grande piscine et je peux dormir dans une tente. Mais le plus génial, c'est que je vais retrouver François, alias *Tyson*, et on va encore bien s'amuser. On se connaît depuis super longtemps. Il vient, lui aussi, tous les ans au même endroit que nous avec ses parents. C'est peut-être pas très original mais on ne voudrait aller ailleurs pour rien au monde. Quand on se retrouve lui et moi c'est comme si on s'était quittés la veille. François, c'est mon meilleur ami. Même à l'école j'en n'ai pas un comme lui.

J'adore le camping. Je peux me lever et manger quand je veux, me baigner autant que j'en ai envie et jouer où ça me chante. Mes parents ne sont pas là pour me rappeler de faire mes devoirs, d'étudier mes leçons, de ranger ma chambre ou de boire ma soupe. Eux, pendant ce temps-là, ils prennent du bon temps avec leurs amis. J'espère que cette année, ils pourront en profiter un peu. Malgré tout. Qu'ils pourront laisser leurs tracas à la maison. Dans le Nord, avec la pluie et la grisaille. Le temps des vacances.

Sur la route pour descendre dans le Lubéron, j'ai la trouille au ventre. Mes boyaux font le tour du monde tellement j'ai peur qu'il ne soit pas là, des fois que ses parents auraient changé de destination de vacances. Ce serait terrible pour moi. Mais quel soulagement de l'apercevoir à notre arrivée au camping. Comme je suis heureux de le retrouver. Charlie, mon ami. Mon seul et véritable ami. À l'école, je suis le plus petit et de loin pas le plus riche. Alors les autres, ils font que m'embêter et se moquer. Charlie, lui, il juge pas et il pose pas de question qui dérange.

La première fois que je l'ai vu, il faisait le pitre autour de la piscine. Il essayait de se rendre intéressant mais en plongeant, il avait fait un plat mémorable. Ça l'avait calmé un bon moment. J'avais pas pu m'empêcher de rigoler. Un peu fort, je l'avoue, je voulais qu'il me remarque. Et puis vous savez comment se font les amitiés quand on est gamins, on sait pas pourquoi, on se rapproche. « Salut, moi c'est Charlie, et toi ? Salut, moi c'est François. » Et puis on devient copains et on se met à jouer ensemble. Ça se fait tout seul. C'est mieux que le monde des adultes. Les gosses font moins de manières. Et puis le lendemain, on se revoit comme si c'était entendu. Et puis les jours d'après. Et puis des années après.

J'étais pas beau à voir, moi, lors de notre première rencontre. Une semaine plus tôt, mon père m'avait flanqué une de ces dérouillées. Il avait trop bu, pour pas changer. Et comme j'étais dans le chemin, j'avais tout pris. Je pense que Charlie, il y a pas cru à ma chute dans l'escalier. J'ai vu son regard bienveillant se poser sur moi en guise de *T'inquiète pas, mec !* Par contre, il n'a pas fait de quartier. Il m'a dit qu'avec une gueule pareille, il ne m'appellerait pas François, qu'il avait une bien meilleure idée.

Ma vie à moi, ce sont des coups. Des coups de ceinturon. Et encore, quand tout va bien. Le ceinturon, ça fait moins mal que les mains. Parce que les mains de mon père, ce sont les mêmes qui me caressent après, quand il regrette et qu'il demande pardon. En fait, elles me font mal deux fois, ses mains. Je me dis que c'est pas possible de s'en servir pour battre et pour aimer. Je sais pas pourquoi il a besoin de cogner, de

nous cogner, ma mère et moi. Il nous dresse comme on dresse des bêtes sauvages. À la dure. Maman avant, elle s'interposait entre lui et moi. Elle me défendait. Jusqu'au jour où il lui a pété toutes les dents de devant. Ça lui a passé l'envie de recommencer.



Tyson, c'est le surnom que je lui ai trouvé à mon François. Comme le boxeur Mike Tyson. C'est pas qu'il est violent, alors là, que du contraire. Mais la première fois que je l'ai vu, il avait la gueule défoncée comme après un match de boxe. Lèvre fendue. Œil tuméfié. C'est à peine s'il avait pas le nez cassé. Une « bête chute dans les escaliers », soi-disant. J'y ai pas cru un instant à son histoire, moi. Mais je lui ai pas posé de question.

Il vient du Nord lui aussi. Sauf que là où il habite, il y a la mer. Enfin, « La Merde du Nord » comme il l'appelle. Il dit que c'est pas une vraie mer ça, du ciel gris, de la pluie, du vent et de l'eau dégueulasse. La « Merditerranée », oui ! Je ne sais pas grand-chose à son sujet, à part qu'il n'a ni frère ni sœur comme moi. Le principal, c'est qu'on s'entende bien. On trouve toujours de quoi s'amuser. Y a pas un moment où on s'ennuie ! Si j'avais pu avoir un frère, j'en aurais voulu un comme lui.

Merrick, c'est le surnom qu'il m'a trouvé, mon François. Un prêté pour un rendu qu'il a dit. À cause de cet horrible nid de guêpes. Il faisait très chaud. On était partis avec mes parents pour profiter de la fraîcheur d'une balade en forêt. L'endroit était magnifique. Je me souviens que je fendais les airs avec un bâton à la manière de d'Artagnan. J'étais Athos, j'étais Porthos, j'étais Aramis, et j'étais tombé à cause de mes pitreries la tête la première dans un épais tapis d'épines. Des dizaines de guêpes s'étaient alors mises à remonter de terre pour m'assaillir. Elles m'avaient piqué tant et plus que mon visage s'était déformé, prenant l'apparence heureusement éphémère d'un hydrocéphale. Je me souviens encore de Tyson, les yeux écarquillés et les mains sur la bouche, qui tentait de masquer son effroi. Il piétinait sur place ne sachant pas quoi dire. Je voyais qu'il avait mal pour moi. Mes parents m'avaient allongé sur une chaise longue, me badigeonnant de crème pour atténuer la douleur des piqûres. Tyson s'était assis à côté de moi. Je me souviens de son petit air triomphant quand il m'a glissé à l'oreille que grâce à cette journée mémorable, il allait m'appeler *Merrick*. Comme John Merrick, alias *Elephant Man*.

Je l'ai vu revenir un après-midi. Il avait été se promener avec ses parents. Il avait le visage enflé comme un ballon. Je me suis dit que lui aussi il avait glissé dans les escaliers. Un peu comme moi. Sauf que son histoire de guêpes tenait la route. Ses parents étaient aux petits soins. Il en avait de la chance. Toute cette tendresse. Merrick et ses parents. Une vraie famille. Un papa normal. Une maman normale. Un garçon bien dans sa tête.

En amitié, on ne peut pas être envieux. Au contraire, on se réjouit du bonheur de l'autre. Et moi je préfère avoir ma vie. Je voudrais jamais qu'il ait la mienne. Mais je dois avouer que tout ce bonheur, là sous mes yeux, ça me fait mal parfois.

Au camping j'ai ma petite tente rien qu'à moi. Et j'adore ça, dormir dans ma tente. Ça me change. Si je suis réveillé ici, c'est par les bruits de la nature, par une chouette, par le murmure des arbres qui craquent doucement. Pas par des cris qui déchirent la nuit quand mes parents se disputent. À la maison, ma chambre se trouve juste à côté de la leur. Alors quand ils commencent, c'est terrible. Maman hurle. Elle crie au secours. Je reste prostré dans mon lit. Elle m'appelle. Je reste muet, tétanisé. Je n'ose pas bouger, pas respirer. Le seul moyen que j'ai trouvé pour ne plus les entendre, c'est de tourner la tête. De gauche à droite. De droite à gauche. Sans m'arrêter. Des centaines de fois jusqu'à m'étourdir. Pour fuir. Loin. Le bruit que fait mon oreiller sous ma tête parasite la tourmente qui se joue à quelques mètres de moi. Les larmes coulent dans mes oreilles. Je me sens lâche de ne pas intervenir. Et puis soudain tout s'arrête. Silence mortel. J'entends juste la douleur de ma mère qui gémit de chagrin. Mon père descend se griller une cigarette. Pour se calmer. J'ai peur qu'un jour il aille trop loin. Et qu'il la tue.

Ilya un gars dans ma classe, ses parents ne s'entendent plus. Ils vont se séparer. Je comprends pas pourquoi ma mère elle fait pas pareil. Elle a qu'à divorcer. Pourquoi elle reste ? Pourquoi elle continue à supporter les coups et les injures ? Et surtout, comment elle peut encore me regarder après, quand vient mon tour ?

J'ai demandé à mes parents si je pouvais passer une nuit avec Merrick dans sa tente. Je pensais pas que mon

père accepterait, mais il a dit oui. Ça va être trop génial ! J'embarque mon duvet, mon oreiller. On va pouvoir parler jusqu'au bout de la nuit. J'ai jamais été dormir chez un copain et il n'y en a jamais un qui a pu venir à la maison. De toute façon, mon père, il veut voir personne. Et moi j'ai pas envie qu'on sache. Avec Merrick, je vais me rattraper et je sens qu'on va bien se marrer.



Il en a de la chance, Tyson. Il a un hamster nain chez lui dans sa chambre. Il l'a appelé Gizmo. Il lui a bricolé plein de trucs pour pas qu'il s'ennuie dans sa cage : des balançoires, des escaliers en bois, des tunnels en carton. Il part même à la chasse aux insectes dans son jardin pour les lui donner. Il dit qu'il peut le prendre dans ses mains pour le caresser et lui glisser à l'oreille tous ses secrets. Il a lu des tas de bouquins sur la vie des hamsters, des souris, des gerbilles, des mulots, des campagnols ou encore des rats. Il peut en parler pendant des heures. Il est impressionnant, il connaît tellement de choses : ce qu'ils mangent, comment ils vivent, comment ils survivent, comment ils s'organisent et comment ils parviennent à se faufiler dans les endroits les plus exigus en se contorsionnant. Il paraît que quand la tête passe, tout passe. Il me fait rire. Moi aussi j'aimerais bien avoir un petit animal de compagnie mais mes parents ne veulent pas. Ils sont contre le principe de mettre des vies en cage rien que pour s'amuser et trouvent qu'on en sacrifie déjà bien assez pour bouffer. On a juste un chat de gouttière qui va et qui vient comme bon lui semble. Mais c'est pas pareil.

En plus des rongeurs, Tyson s'est découvert une nouvelle passion pour les fourmis. Il se revendique myrmécologue amateur. Il a dégoté une reine et quelques ouvrières, et il a fabriqué un dispositif pour élever une fourmilière. Il est fascinant. Son rêve à Tyson, c'est de devenir biologiste et franchement, je crois qu'il est bien parti pour réussir.

Tyson a eu la permission de dormir avec moi dans ma tente. Il a pas traîné à ramener son matelas, son oreiller et ses draps. On s'est mis en pyjama et on a enfilé nos chaussons comme deux petits vieux en maison de retraite. On s'est raconté des blagues, on a fait des concours de pets et de renvois. À celui qui faisait les plus bruyants. Qu'est-ce qu'on a rigolé ! C'est sans aucun doute une des meilleures soirées de ma vie. On n'a pas vu le temps passer. Je n'ai d'ailleurs aucune idée de l'heure qu'il était quand le sommeil nous a kidnappés.

Pendant la nuit, Tyson a fait un truc bizarre avec sa tête et ça m'a réveillé. J'ai allumé ma lampe de poche discrètement. Pour voir. Les yeux fermés, les bras le long du corps comme un soldat, il tournait la tête de gauche

à droite et de droite à gauche. Comme ça. Sans arrêt. Sur son oreiller. Un truc de fou. Un métronome détraqué. Ça a duré plusieurs minutes et puis d'un coup, il s'est arrêté. Net. Il dormait profondément. Je pense qu'il est somnambule. Il est revenu le lendemain soir et tous les autres qui ont suivi. Et chaque nuit, il a refait son drôle de cinéma avec sa tête. Je ne sais pas s'il s'en rend compte, je ne lui ai pas demandé.

J'ai l'impression de rêver. La soirée avec Merrick était magique. En plus au moment d'éteindre les feux, sa maman est venue nous souhaiter bonne nuit. Elle a passé sa tête dans la tente pour nous embrasser. Tous les deux. Moi aussi j'ai eu droit à un baiser. Elle m'a serré dans ses bras. J'ai eu l'impression un bref instant de faire partie de leur famille. Le lendemain matin, on a déjeuné tous ensemble. Sur la table, c'était du cinq étoiles : il y avait des croissants, des pains au chocolat, du jus d'orange pressé, des petits Gervais et des fruits frais. J'étais sur une autre planète. La maman de Merrick m'a même dit que je pouvais revenir quand je voulais. Elle n'a pas dû me le répéter deux fois.

J'ai demandé à mes parents si je pouvais retourner dormir avec Merrick les autres soirs. Je pensais avoir un refus catégorique mais contre toute attente, ils ont accepté. J'ai même eu l'impression que ça les arrangeait.

Au camping, il y a un terrain de foot. C'est pas le super terrain mais on a de quoi faire. Merrick m'apprend des techniques. Il joue en club et il est vraiment doué. Mon père à moi, il veut pas que j'en fasse du foot. Il dit que c'est un sport de dégénérés et de tapettes. De toute façon avec lui, j'ai juste le droit de me taire et encore, même mon silence le dérange.

Merrick trouve que j'ai plus de chance que lui parce que moi, j'ai un hamster et des fourmis. Plus de chance ? Tu parles ! Je ne le lui ai pas dit mais mon hamster est mort. C'est mon père qui l'a aidé. Le pire, c'est que ce jour-là, il avait même pas bu. Il avait simplement de l'orage dans la tête et il cherchait un prétexte pour gueuler. J'avais désobéi, c'est vrai mais je ne voulais plus que Gizmo assiste à leurs disputes incessantes. Un hamster, c'est fragile, ça a besoin de calme, alors je l'ai mis dans ma chambre. Sauf que mon père me l'avait formellement interdit sous prétexte que ma bestiole était bourrée de puces et de maladies et qu'elle n'avait rien à foutre dans la chambre d'un gosse. Il est monté, fou de rage. Il a ouvert grand la fenêtre. Je l'ai supplié, je me suis accroché à lui en pleurant. Il a pris la cage et l'a balancée du premier. Puis il a refermé la fenêtre et il m'a foutu une beigne. Quand je suis descendu, le petit corps sans vie de mon ami gisait parmi les débris sur le

carrelage de la terrasse. Ma mère regardait dans le vide. Mon père a claqué la porte. Le calme est revenu. Jusqu'à la prochaine tempête.

Au camping cette année, il y a des vélos tout neufs qui sont arrivés et qu'on peut emprunter gratos. Avec Tyson, on en profite. On a chacun notre BMX. Le rêve ! Papa nous charge d'aller chercher le petit déjeuner. C'est notre mission matinale. Le reste du temps, on part à l'aventure sur les chemins et dans les pinèdes alentour. On fait des courses, des cascades, on découvre de nouveaux endroits. Ça nous arrive aussi d'emporter notre pique-nique pour partir en exploration toute la journée. Il est Christophe et moi Colomb. Caravelle à un franc !

Je ne l'ai pas dit à mes parents mais on a découvert une vieille usine abandonnée. Elle se trouve à vingt-cinq minutes du camping en pédalant vite. Tyson en a fait notre Q.G. On s'y rend systématiquement à présent. C'est devenu le théâtre de notre imagination. On invente des scénarios comme dans la série *Chips*. Je suis Ponch, le flic aux cheveux bruns, il est Jon, celui aux cheveux blonds. Les deux motards officiers de la California Highway Patrol de Los Angeles. On pousse sur nos pédales comme pour embrayer, on tourne les poignées du guidon comme pour accélérer et on poursuit des gangsters imaginaires en imitant le bruit de la sirène. Je dois expliquer chaque détail à Tyson car il ne connaît pas ce feuilleton. Ni aucun autre, d'ailleurs. Il n'a toujours pas la télé chez lui. Je trouve ça dingue. Aujourd'hui, tout le monde en a une, non ?

On a trouvé des cadavres de pigeons autour de l'usine. Je n'aime pas les oiseaux morts, ça me rend triste. Tyson m'a dit que j'étais trop sensible, que les piafs, ça mourait aussi, comme les hommes. Qu'il fallait que je grandisse. Il s'est moqué de moi et il n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer un coup de pied dans les petits squelettes. J'ai eu l'impression qu'il voulait me provoquer. C'est peut-être en rapport avec ce qu'il s'est mis en tête de faire depuis quelques jours. Il voudrait entrer dans le bâtiment et ça tourne à l'obsession. Mais moi, je n'en ai pas du tout envie, je ne suis pas rassuré. S'il y a des barreaux à toutes les fenêtres et que la porte d'accès est verrouillée, c'est qu'il y a une raison, non ? Mais il ne veut rien entendre.

Tyson est bizarre, il est différent des autres années. On dirait qu'il est à fleur de peau, prêt à implorer.

Qu'il se contient. Je sens que je l'énerve par moments mais je ne comprends pas pourquoi. Il grandit peut-être plus vite que moi, je ne sais pas. Toujours est-il qu'après avoir saccagé les corps des colombidés dans un nuage de plumes, il m'a traité de froussard. Il est monté sur sa bécane et il s'est barré. Comme ça, sans raison.

J'm'en rendais pas compte mais, Merrick, c'est une poule mouillée en fait. Il est trop couvé, faut qu'il grandisse un peu. Déjà dans la tente le soir, cette manie qu'il a d'accrocher sa lampe de poche sous prétexte qu'il a peur du noir, il m'énerve. Il ne sait pas ce que c'est lui d'avoir peur du noir. La peur du noir, c'est quand on t'enferme dans une cave toute une nuit pour une connerie alors que t'as même pas sept ans. Tu t'en souviens toute ta vie de la peur du noir, tellement t'as eu la trouille. Tu t'en souviens parce qu'en plus de chialer ta race, tu t'es pissé dessus comme une merde. T'aurais même pas osé crier pour qu'on vienne t'ouvrir parce que ça aurait été pire. La peur du noir, c'est quand tu sais que tu es tout seul, recroquevillé comme un chien galeux et que même ta mère elle viendra pas te chercher. La peur du noir, c'est le silence d'un endroit hostile et sombre, ce sont les moindres bruits, les moindres craquements qui t'entourent et qui finissent par te persuader que tu vas te faire dévorer par les rats. C'est pas dormir dans une tente dans un camping la nuit, la peur du noir ! Quelle mauviette ! Et les pigeons morts, mais quelle nouille ! Forcément que ça meurt aussi les pigeons ! Il croit quoi, lui, qu'ils vont faire une petite cérémonie, une petite messe d'adieu avant d'inhumer le corps dans un petit trou au cimetière des pigeons ? Mon père, il en élève pour les bouffer. Il les engraisse dans des cages avant de les zigouiller. La première fois qu'il m'a dit de venir avec lui pour me montrer comment on faisait, j'ai dégueulé. Il en a attrapé un. Une main ferme autour du corps. Une autre autour de la tête. Il a tourné et puis il a tiré. D'un coup sec. La tête s'est détachée du corps comme un capuchon de tube de dentifrice. C'était horrible. Ensuite, il a pendu le corps par les pattes pour qu'il se vide de son sang.

Merrick, il a pas de couilles. Quand je parle d'entrer dans l'usine, il se prend pour le paternel et il me fait la leçon. Avec ses jeux à la con, il commence sincèrement à m'énerver. On imite des policiers à moto maintenant, génial ! Il invente des scénarios comme dans les séries débiles qu'il regarde à la télé. Je lui ai dit que j'en avais pas mais c'est pas vrai. C'est juste que mon père veut pas que je la regarde. Il dit que cette merde va me rendre con comme ma mère. Faut dire qu'elle peut se vautrer parfois pendant des heures devant des trucs débiles. Je suppose que ça la fait rêver, les histoires d'amour. C'est

comme ces émissions de téléachat. Je ne comprends pas comment elle fait pour supporter ces âneries où on te fait la démonstration de produits ridicules qui n'ont aucune utilité. Mon père ne supporte pas Pierre Bellemare, le présentateur. Il le surnomme *Pierre Bellemerde* ou encore *Pierre Belle-Mère*. Ça en dit long sur l'estime qu'il porte à la sienne.

Les parents de Merrick aussi commencent à m'agacer. Ils sont toujours occupés à me demander si je vais bien. Si j'ai besoin de quelque chose. Ce qu'on va faire de notre journée. Attention à ceci. Attention à cela. Tout cet amour, cette bienveillance, ils me les cassent à la fin, on n'a plus cinq ans. Et dire que les miens, ça fait des jours que je les ai pas vus et ils s'en contrefoutent. Si je disparaissais, je me demande combien de temps il leur faudrait pour qu'ils s'en aperçoivent.

Quand je suis rentré au camping, les affaires de Tyson n'étaient plus dans ma tente. Tout avait disparu : son oreiller, son duvet, son pyjama, ses effets personnels. J'étais triste qu'il réagisse comme ça. On s'entendait si bien. Je voudrais qu'il comprenne que je ne suis pas aussi téméraire que lui et que je n'ai pas envie que mes parents m'engueulent. Il a de la chance lui, les siens ne le surveillent pas à tout bout de champ mais moi si je fais des bêtises, je vais être puni, c'est certain. Je ne le comprends pas toujours, Tyson. Et comme il parle pas beaucoup, c'est pas évident. En tout cas, c'est certain, c'est plus comme avant.

Je suis passé chez eux, à leur emplacement. Je voulais discuter. La mère de Tyson dormait sur un transat et son père buvait des bières sur une table de pique-nique. Tyson n'était pas là. Je l'ai cherché partout mais je ne l'ai pas trouvé. Alors j'ai rejoint mes parents à la piscine. C'est là qu'ils passent le plus clair de leur temps. Maman lit beaucoup et quand elle interrompt le suspense de ses romans, c'est pour faire quelques brasses. Papa semble plus serein et reposé. Cette parenthèse sous le soleil du Sud lui fait du bien, il a meilleure mine. C'est même lui qui a proposé de faire quelques passes dans l'eau avec le ballon Chiquita qu'on a reçu à l'épicerie. Ça faisait longtemps qu'on n'avait plus joué comme ça tous les trois. Maman et moi, on a mis nos masques et on a fait des jeux sous l'eau. Après, on s'est couchés sur les chaises longues. Pour papoter. Papa a raconté des blagues comme il sait si bien le faire. Malgré tous ces merveilleux moments, je n'ai pas cessé un instant de penser à mon ami. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé mais je ne l'ai plus revu. Il a continué à me faire la tête et à passer son temps à m'éviter.

Papa ne se sent pas bien. Le docteur lui a conseillé de rentrer plus tôt que prévu. En quittant le camping ce matin, j'ai le cœur gros. J'aurais voulu dire au revoir à Tyson et le serrer dans mes bras comme on l'a toujours fait en nous promettant de nous retrouver l'année prochaine. Il reste malgré tout mon meilleur ami. J'aurais tant voulu le lui rappeler.

Quand je les ai vus à la piscine en train de jouer tous les trois, je me suis dit qu'en fait Merrick, il en avait rien à foutre de moi. Je les ai observés. Longuement. Tapi dans l'ombre. Du bonheur à la petite cuiller. À gerber ! Il riait. Ils riaient. La petite famille parfaite qui jouait à la dînette. Je l'ai évité pendant deux jours, Merrick. Fallait que je me calme. Je me suis même caché quand il a débarqué chez nous. J'avais tellement de mal à digérer leur bonheur. Ça m'a donné mal au ventre. Pendant ce temps-là, mon père à moi, il tournait en rond comme un lion en cage. Il en avait marre d'être ici. Il répétait en boucle qu'il se faisait chier. Il se retenait de boire trop. C'est comme les coups, ça le démangeait. On savait bien que la trêve serait terminée quand on rentrerait.

Je suis passé chez eux ce matin pour enterrer la hache de guerre. Mais il n'y avait plus personne. Plus de trace ni de Merrick, ni de ses parents. Ils étaient partis. Leur emplacement était vide. Moi aussi. J'ai pris ma bécane et j'ai pédalé jusqu'à l'usine. J'ai crié tant que j'ai pu. J'ai pleuré. À l'abri des regards. Seul. Comme un chien. Comme toujours. J'ai trouvé une barre de fer et j'ai frappé de toutes mes forces sur cette maudite porte verrouillée. Des dizaines de fois. J'ai imaginé que c'était mon père que je rouais de coups. Je lui défonçais la gueule pour plus jamais qu'il défonce la mienne. J'ai imaginé que c'était ma mère que je tabassais pour toutes les fois où elle m'avait pas défendu. J'ai frappé encore. Et encore. La serrure de la porte a fini par céder. J'étais exténué et trempé de sueur. À bout de souffle. À bout de nerfs. À bout de tout. J'ai repris mes esprits. J'ai fait levier avec le bout de métal et la porte est sortie de ses gonds. Comme moi. J'ai tiré à fond en soulevant de toutes mes forces. Et j'ai réussi à l'entrouvrir. Tout juste pour me faufiler en rentrant le ventre, la tête tournée sur le côté. Il y avait un de ces silences. Presque assourdissant. Le vide total. Pas la moindre trace de ce qu'on fabriquait ici avant. Par contre, il y avait de la merde d'oiseaux partout. Des monticules de fientes recouvraient le sol. Des toiles d'araignées par milliers et des cadavres d'animaux tellement secs qu'on ne devinait même plus ce qu'ils avaient été vivants. Quand je repense à l'autre mauviète, y avait pas de quoi avoir peur, je lui avais dit !

Dans ce grand espace, j'ai hurlé ma détresse. Ma tristesse. Je me suis mis à danser. À tourner. Jusqu'à ce que la tête m'en tourne. Jusqu'à en tomber. Je suis resté couché par terre. Comme ça. Seul. La nuit a fini par tomber elle aussi et je me suis assoupi. Et puis... J'ai entendu un bruit sec, métallique, celui d'une charnière. Dans la pénombre, je me suis approché de la porte et c'est là que j'ai remarqué qu'elle s'était refermée et dégondée davantage en s'enfonçant dans le sol. J'ai voulu la faire basculer. Sans succès. J'ai tiré. Soulevé. Poussé. Frappé avec les mains. Tapé avec les pieds. J'avais malheureusement laissé la barre métallique de l'autre côté. J'ai pris mon élan à plusieurs reprises et j'ai foncé de tout mon corps. Comme un bélier. Sans succès. J'étais fait. Comme un rat.

Aujourd'hui, on sait ce qui se passe à l'autre bout du monde à la seconde près. Mais à l'époque, cette notion d'instantanéité n'existait pas. Le téléphone fixe était à peu de chose près le seul moyen de communication et il coûtait une blinde. On n'avait pas de smartphone et encore moins Facebook, WhatsApp, TikTok et tout le reste. C'est pour ça que jusqu'à ce fameux jour d'octobre 1989, on n'a rien su. On regardait le journal parlé à la télévision avec mes parents et c'est tout à fait par hasard qu'on a appris la nouvelle. Un fait divers, presque banal, entre la météo et le téléfilm. Un gamin disparu depuis plusieurs semaines, retrouvé mort dans une usine désaffectée du Lubéron. La tête coincée entre les barreaux d'une fenêtre et le reste du corps à moitié dévoré par les rats.

Souvent le soir, il m'arrive de me tourner vers le ciel pour admirer les étoiles. Il y en a qui sont mortes depuis longtemps et pourtant, elles continuent de briller et de faire illusion. Moi aussi, je suis une étoile éteinte. Je suis mort avec lui l'année de mes onze ans. C'était mon meilleur ami. C'était en 1989.

La nouvelle *Été 89* a été publiée dans le recueil *Incisives*, aux éditions Lamiroy en 2023.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Caroline Wlomainck (2025)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2025/7823/5
ISBN : 978-2-39074-017-9

Caroline Wlomainck est née en 1977 à Tournai. Elle a deux enfants. Après un master en communication, elle a travaillé plus de vingt ans dans l'industrie pharmaceutique. Désirant changer d'orientation professionnelle. Elle a commencé à écrire en 2022 et a été publiée aux éditions Lamiroy.

Son écriture, truffée d'humour noir, est cash, clash, réaliste et perturbante. Elle a reçu le Prix Mon's Livre en 2024 pour son premier roman *Alice au paradis*. Elle a également été finaliste du Prix du premier roman de l'Abbaye de Villers en 2025.



De la même autrice:

Madame Irma, tome 1, Bruxelles, Lamiroy, 2022.

Madame Irma, tome 2, Bruxelles, Lamiroy, 2022.

Incisives, Bruxelles, Lamiroy, 2023.

Alice au paradis, Bruxelles, Lamiroy, 2024.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES